

Les chemins de traverse

À n'emprunter que des chemins de traverse, des sentiers de halage mal entretenus pour cause de chevaux en perdition et de mariniers sans péniches, recyclés dans des usines crasseuses, malodorantes et polluantes, elle parvient au dernier carrefour très en retard.

Dans ses mains les herbes folles ont dessiné des arabesques, langage sacré connu des initiés, qui comme elle, ont su marcher les yeux levés vers le ciel.

Couchée dans les blés tendres elle a suivi les comètes, elle a pleuré lorsque les cactus géants se sont fait velours pour lui offrir un suc rafraîchissant, et lorsque le cavalier de la steppe lui a bandé les yeux avec un ruban de satin noir, elle l'a suivi confiante.

Il a embrassé et léché toutes les blessures de son corps et l'a prise comme on respire un parfum puissant. Au petit matin, il lui a montré la route à suivre, un torrent d'eau claire où sautaient d'étranges poissons ailés. Elle s'est regardée, elle était vêtue d'un tricot d'étoiles. Elle se sentait calme et forte. Libre de choisir entre la raison et la folie, entre la ligne droite et les méandres colorés de l'inconnu.

Lorsqu'elle ne voyait plus son ombre, des vers luisants balisaient son contour. Elle s'est enivrée de regards d'enfants joyeux, elle a vomi sa honte et son impuissance devant leur squelette décharné quand ils lui offraient leur dernier souffle de vie.

À n'emprunter que des chemins de traverse, elle arrive après les autres. Rien n'est écrit.

Tout reste à graver. Alors elle s'agenouille et commence.

Sur tous les mots, les maux

Me reste-t-il quelque chose à écrire ? L'ombre des oliviers mouvante dans un soir déclinant, la vague de couleur indéfinissable qui mord le château de sable devant l'enfant interdite ?

J'ai tout écrit, tout décrit même l'indicible. L'Afrique et le griot inconnus et pourtant sous ma plume je leur ai donné vie. Toutes ces histoires inventées pour faire un bout de chemin avec elles. Une virgule, je suspends le voyage, un point pour me reposer. Comme un marcheur infatigable j'ai fait danser les mots, obéissants souvent mais fuyants aussi.

Difficile dans la nuit de les figer sur la page. Mais lorsqu'ils s'échappent, mettre des points de suspension, n'est-ce pas, Monsieur Bohringer car ils sont libres comme je voudrais l'être.

La pluie chaude d'un soir d'orage dévoilait mes seins sous le corsage détrempé, enfin ceux de mon héroïne, aujourd'hui j'ai un doute, était-ce elle ou moi rêvée, inventée, espérée, désenchantée ?

Pour écrire encore il faut espérer.

Je n'arrive plus à créer cette boule au ventre nécessaire pour inventer et décrire cette femme qui meurt de folie et

d'amour, dans une camisole de force dans une chambre à la fenêtre condamnée.

Et ce couple tellement fou d'amour qu'ils inventent l'éternité, où sont-ils ? Ils attendent peut-être que je vienne les réveiller comme Eléa et Païkan ?

Me reste-t-il assez de colère, de sentiments d'injustice pour défendre les innocents injustement condamnés ?

Le bruit des canons que je n'entends pas, ils sont si loin, m'assourdissent pourtant. Mais j'ai juste envie de me boucher les oreilles, pourquoi décrire l'effroi ?

Tu vas me dire certainement que le chemin sans écueil, éclairé, juste n'existe pas, mais qu'il me faut marcher, adapter mon pas, et que l'ombre des oliviers m'attend pour me consoler.

Richard¹ tu écris que tu voudrais être généreux comme ton personnage Paulo qui danse. Ce soir je voudrais l'être aussi, assourdie par le rythme africain, je voudrais que tu me prennes par la main et partager du rhum jusqu'au bout de la nuit...

Faute de pouvoir rencontrer autrement qu'en lisant Bernard Giraudeau, Hélène ou « Jean-Paul qui veut filmer Cholon près du pont Nguyen Tri Phong » j'ai rêvé ma vie, et j'ai écrit tant de vers.

¹Richard : Richard Bohringer